

Le Jour de l'An

Je vous fais, chers lectrices et lecteurs, mes amis, le vieux souhait canadien:

Une bonne et heureuse année et le Paradis à la fin de vos jours.

C'est du fond de mon cœur que je vous désire ces bonheurs. J'irai même plus loin que la formule séculaire, car, je vous en souhaite, avant la fin même de vos jours, des morceaux de ce Paradis, que, parfois, l'on retrouve égarés sur quelque coin de notre terre partant si calomniée.

Le Jour de l'An! Quand je songe qu'il y en a que ce jour réjouit! bénis soient-ils! Ne croyez pas que je le leur reproche. Au lieu de les blâmer, je les envie, mais faut-il qu'ils aient l'illusion rudement chevillée au cœur...

De nos jours, on ne recrute guère plus cette catégorie de bienheureux, que chez les enfants et chez les amoureux. Chez les enfants, parce que c'est la jour des bonbons, chez les amoureux, parce que c'est le jour où ils s'embrassent — du moins, avec moins de remords.

J'ai connu un temps, qui rentre de plus en plus dans les brumes du passé, où je croyais ferme aux vœux du Jour de l'An.

Il me semblait que, prononcés avec sincérité, avec foi, ils éloignaient les malheurs et forçaient le destin à se montrer clément.

Aujourd'hui, vous et moi, chers amis qui me lisez en ce moment, nous savons à quoi nous en tenir sur l'inanité de tels vœux. Il n'arrivera que ce qui est écrit, et, que pouvons-nous, faibles atômes contre le sort implacable souvent, puissant toujours? Est-ce pour nous rappeler cette terrible réalité et la puérilité de nos désirs que la cérémonie de l'an nouveau a été instituée?

Pour ma part, — et je dis tout haut ce que tant de gens pensent tout bas — je ne connais pas de jour plus détestable.

La première chose à laquelle il nous fait songer, c'est à l'incertain

mystérieux et sombre, constamment redoutable — qu'il nous met avec plus de force devant l'esprit.

Les matins que les jours ordinaires nous ramènent ne nous émeuvent pas à ce point: chacun pense à sa besogne habituelle, à son train-train quotidien et ne va pas au-delà. Mais au premier janvier, qui ne se pose pas le grand problème: que va-t-il m'arriver dans le cours de cette nouvelle année? en verrai-je seulement la fin?...

On songe encore à ceux qui nous entourent, à ceux que l'on voudrait toujours garder à la portée de son affection: seront-ils avec nous? ou partiront-ils, emportés par la tempête, comme tant d'autres balayés, même avant leur automne... Oh! c'est à ceux-ci surtout que va le cœur.

Tous les jours, on se souvient d'eux, mais jamais aussi fortement, aussi tristement qu'à l'aube d'une année nouvelle où les souvenirs du passé, la réalité du moment, le doute sur l'avenir montent en flots pressés autour de nous...

Combien ils nous manquent, les chers disparus! Avec quelle acuité, quel serrement douloureux de cœur nous le constatons à cet instant même où la bouche murmure de gais souhaits...

Le Jour de l'An réveille toutes les douleurs: regrets du passé, joies mortes, espérances éteintes...

Moi, je hais le Jour de l'An!
FRANÇOISE.

NOTRE FEUILLETON

Nous commençons, avec ce numéro, la publication d'un roman des plus modernes: "Les Cervelines". Son auteur, Mme Colette Yver, est considérée une écrivain féminin de tout premier ordre.

Nos lectrices auront, nous n'en doutons pas, un plaisir vrai, à suivre les deux héroïnes de ce roman, et verront se débattre sous leurs yeux un des problèmes les plus attirants du féminisme moderne: la femme doit-elle vivre par le cœur et peut-elle être heureuse par le cerveau?

Les Epines

Un jour de fin d'automne, comme je passais, dans le parterre, auprès d'un arbuste aux rameaux à la fois dépouillés et épineux, j'en brisai un... distraitemment. Et, comme la Mort se dit sans doute: "Qu'importe un être à l'univers!" je me disais: "Bah! qu'importe si peu de chose à l'arbuste!..." Ma main, insouciant comme celle qui tue sans discontinuer et sans songer aux générations à venir, oubliait alors, en l'enlevant ainsi, que, de ce chétif rameau tout défleuri, pouvaient encore surgir des fleurs infiniment roses!...

Puis, prises de leur meilleur côté, sur les frêles épines aussi aiguës que de fines aiguilles, mes doigts s'amusaient à glisser, ainsi que sur un minuscule clavier, sans s'y faire la plus légère blessure, tandis qu'un glissement, en sens contraire, leur aurait fait verser quelques gouttelettes de sang...

La plupart de nos ans ne ressemblent-ils pas, eux aussi, à des rameaux plutôt surchargés d'épines que de roses.

Amis, afin qu'ils ne nous causent pas de déchirements par trop mortels, de leur meilleur côté, sachons toujours prendre les piquants des nouvelles épreuves de chaque nouvelle année. De sorte que, tant que nous vivrons, notre chair ne saignera, à de certains jours, qu'en compensation plus ou moins exacte des roses voluptueusement effeuillées autrefois. — Toute rose est tôt ou tard payée par une double rançon... —

"Que d'épines pour une rose!"

Encore une fois, si nous voulons traverser ce vaste parterre à l'aspect automnal qu'est l'existence, sans laisser tout notre sang aux épines..., ne les prenons donc jamais à rebours!...

JEAN DE CANADA.